

Nous sommes réunis, en ce 8 mai, pour célébrer la fin de la Seconde Guerre mondiale, comme chaque année. Mais cette année, notre cérémonie sonne différemment. Comme d'habitude, il y aura les dépôts de gerbe, comme d'habitude, il y a notre Conseil municipal des jeunes et nos anciens combattants, dont les présences nous sont si précieuses.

Comme d'habitude, il y aura ces chants traditionnels - la Marseillaise, le Chant des partisans - qui font vibrer nos âmes de Français.

Seulement, il y a, désormais, en toile de fond, ce bruit sourd de la guerre en Europe, sur le sol ukrainien. Et c'est comme si nous entendions, au loin, les cris de ce peuple qui souffre injustement et qui se demande ce qu'il a bien pu faire pour que le ciel lui tombe sur la tête.

Le retour de la guerre ne nous empêchera pas de nous souvenir. Au contraire, il nous commande de nous souvenir de ces cinq années de guerre qui ont coûté la vie à des dizaines de millions de personnes. Le 8 mai 1945, à 23h01, les hostilités prenaient officiellement fin. Nous rendons aujourd'hui hommage aux victimes de cette guerre et à tous ceux qui, comme l'écrivait Modiano, ont épuisé toutes les peines pour nous permettre de n'éprouver que de petits chagrins.

Car cette guerre n'était pas, comme la précédente, un simple abattoir international, dénué de sens. Cette guerre a ajouté, à la dureté des combats, une volonté de certains d'exterminer, de manière réfléchie et organisée, des hommes, des femmes et des enfants en raison de leur religion ou de leurs origines.

Plus que jamais, il nous appartient de nous souvenir, au nom de ces vies brisées par le nazisme, au nom de ces enfants juifs, qui, si jeunes, avaient le monde contre eux sans même savoir pourquoi.

Souvenons-nous que tout ceci n'est pas que d'un seul temps ou d'un seul pays. Chaque époque apporte son lot de bourreaux potentiels, qui, au nom de leur idéologie, de leur fanatisme, se tiennent prêts à déchirer des vies, à tordre l'Homme pour le faire rentrer, de force, dans leur système de pensée.

Bien sûr, il faut refuser la guerre. Mais pour cela, il faut refuser l'extrémisme, car l'extrémisme, c'est la haine des autres, c'est l'intransigeance, c'est l'intolérance. Et, au bout du compte, l'extrémisme, c'est la guerre.

À cet égard, je crois que rien n'est plus dangereux que le relativisme qui semble se répandre dans nos sociétés. Cette idée selon laquelle tout se vaudrait, cette idée selon laquelle les régimes autoritaires ne vaudraient finalement pas moins que les démocraties. Le relativisme est un poison pour nos démocraties.

En nous réunissant ce matin, nous luttons contre ce relativisme car nous luttons contre l'oubli. Ce travail de mémoire est essentiel pour garder le sens des choses, pour nous souvenir de notre chance de vivre dans le temps présent, en paix et en démocratie. C'est ce que nous faisons aujourd'hui : prendre le temps de ressasser ce passé qui ne passe pas, ce passé qui nous rappelle les meurtrissures de la guerre, la violence des vies brisées ou encore le véritable sens du mot dictature.

Ce passé qui nous rappelle aussi la valeur profonde de l'amitié européenne.

Cette amitié européenne est fragile et donc infiniment précieuse.

Il faut la chérir, à l'heure où l'on nous parle de désobéissance européenne, comme si la France était soumise. La France est une nation souveraine : son adhésion à l'Union européenne n'est pas le fruit d'une soumission, il est le fruit d'une liberté.

Appartenir à l'Union européenne ce n'est pas obéir, c'est coopérer. Coopérer en dépit des difficultés, des désaccords. Coopérer, pour ne plus jamais songer à s'entretuer.

Et cette journée nous rappelle à quel point le projet européen est un miracle : car il suppose, bien entendu, d'avoir des objectifs, des politiques publiques, des valeurs en commun. Mais il suppose surtout, après s'être autant entretué, d'avoir accepté de pardonner bien des choses.

C'est le sens du pardon qui est au cœur du projet européen : dépasser nos différences antérieures pour construire ensemble un avenir plus serein, fait d'espoir et de paix.

Et, nous le savons, il est difficile d'espérer quand on est seul, car comme le disait Romain Gary, « l'espoir a besoin d'être deux ». Pour espérer une Europe en paix, nous avons besoin d'être plus que deux. Nous aurons besoin d'être une communauté : la communauté européenne, ferme sur ses valeurs, mais unie et fraternelle.

Vive l'amitié européenne, vive la République, et vive la France !

Maxime Thory,
Maire de Montmorency
Discours du 8 mai 2022



MONTMORENCY

